

Bohemian Rhapsody

Des dents et des hommes

Maxime Labrecque

Number 317, January 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90109ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Labrecque, M. (2019). Review of [Bohemian Rhapsody : des dents et des hommes]. *Séquences : la revue de cinéma*, (317), 16–17.



L'homosexualité de Freddie n'est pas abordée de front

Bohemian Rhapsody

Des dents et des hommes MAXIME LABRECQUE

Bohemian Rhapsody est bourré des plus grands succès de Queen, parfois présentés dans d'intéressantes mises en scène. Brian May et Roger Taylor – membres du groupe à l'origine – ont eu un rôle à jouer en tant que producteurs délégués, se gardant sans doute un certain contrôle sur l'histoire et, surtout, sur les chansons, que l'on retrouve à profusion dans le film.

Pour Jean-Louis Comolli dans *La fiction historique: un corps en trop*, devant un film de fiction basé sur une histoire vraie, il ne faut pas que la présence de l'acteur s'efface complètement derrière la personnalité qu'il incarne. Il s'agit d'un double jeu au sein duquel réside une grande part du plaisir chez le spectateur: l'acteur *devient* celui qu'il incarne, certes, mais il faut que subsiste une certaine distanciation, même si tout est mis en œuvre afin que l'illusion opère. Puisqu'il s'agit d'un film de fiction à propos d'une personne qui a véritablement existé, le spectateur sait évidemment que ce n'est pas cette dernière qui évolue à l'écran et qu'on ne peut que *recréer* les faits. Qu'à cela ne tienne, l'attrait du *biopic* (ou biofilm en français) ne se dément pas! Voilà pourquoi choisir un bon acteur, au-delà des ressemblances physiques (qui ne se résument pas qu'à des prothèses et à un habile maquillage), est essentiel. D'ailleurs, bien avant que le film soit projeté sur grand écran, des photos, une bande-annonce et d'autres stratégies promotionnelles permettent de juger de la qualité de la distribution. On veut voir un acteur ou une actrice interpréter une personnalité de manière fidèle, sans quoi on irait voir un documentaire. Combiné à une narration convaincante, ce jeu provoquera une identification et le spectateur pourra

ainsi s'exprimer, non sans un certain enthousiasme, «c'est exactement ça!». Au contraire, si les faits sont complètement tordus et modifiés, ou que l'on ne *croit* pas du tout au jeu, à l'apparence et à la proposition cinématographique, le film sera un échec.

N'oublions pas un fait important: en tant que *discours* sur le passé, une adaptation tirée de faits réels ne pourra jamais représenter de manière purement objective des événements. La fidélité – notion ô combien flexible – est donc toujours discutable car toujours teintée d'un point de vue. C'est inévitable, mais c'est également problématique quand on y réfléchit. Les biographies elles-mêmes, on le sait, ne sont jamais tout à fait objectives. Pourtant, nombreux se sont extasiés devant le jeu d'Helen Mirren dans *The Queen*, de Nicole Kidman en tant que Virginia Woolf dans *The Hours*, de Ben Kingsley en tant que Gandhi, de Jim Carey en tant qu'Andy Kaufmann, de Marion Cotillard en tant qu'Édith Piaf, de Tina Fey en Sarah Palin, etc. Dans le cas d'une adaptation de la vie d'une personne qui a véritablement existé, l'actrice ou l'acteur doit s'effacer, mais pas complètement, car on veut pouvoir apprécier sa performance tout en se laissant bluffer par la ressemblance. C'est cette fine ligne, ce double jeu paradoxal qui permet l'illusion. Dans *Bohemian Rhapsody*, enfin, nul



doute que Rami Malek devient Freddie Mercury; une bête de scène qui donne tout au public et qui transmet son énergie sans retenue. Son look, à divers moments de la vie du chanteur, s'avère convaincant et correspond généralement à l'idée que l'on a de Freddie Mercury. Avouons cependant que Malek ne semble pas toujours à l'aise avec l'imposante prothèse dentaire qu'il arbore et dont les palettes ressemblent davantage à celles de Jim Carey dans *The Mask* qu'à celles du légendaire chanteur de Queen.

Bohemian Rhapsody est bourré des plus grands succès de Queen, parfois présentés dans d'intéressantes mises en scène. Brian May et Roger Taylor – membres du groupe à l'origine – ont eu un rôle à jouer en tant que producteurs délégués, se gardant sans doute un certain contrôle sur le récit et, surtout, sur les chansons, que l'on retrouve à profusion dans le film. On sait toutefois que le projet a connu quelques passages houleux. Mentionnant des «différents artistiques», Sacha Baron Cohen, qui devait interpréter Mercury à l'origine, s'est retiré du projet en constatant le peu de contrôle qu'il avait sur le personnage qu'il s'appropriait à jouer. En outre, Bryan Singer, rattaché au projet dès le départ, a été renvoyé par Fox quelques semaines avant la fin du tournage, Dexter Fletcher le remplaçant à pied levé. Au-delà de ces soubresauts, le film n'a pas su convaincre bien des fans de Mercury. Quelques raccourcis narratifs, en apparence anodins, s'avèrent en réalité problématiques. Beaucoup d'encre a coulé sur la place de l'homosexualité du chanteur au sein du récit. Si le fait n'est pas nié, sa présentation laisse, pour ainsi dire, à désirer. Surtout, ce sont les associations

douteuses qui posent problème en ressassant un cliché qui perdure encore: ce sont les vilains gays qui propagent le sida par leur vie de débauche et leurs pratiques sexuelles offensantes. C'était une époque où cette maladie était incomprise et crainte, certes, mais il est désolant que le film ne le présente pas autrement. Ainsi, même si l'homosexualité de Freddie n'est pas un secret, elle n'est pas non plus abordée de front; cet aspect étant plutôt réduit à un cliché de surface exacerbant un manichéisme déplacé. De nombreuses scènes où se superposent les vêtements de cuir, les regards invitants, la drogue et l'alcool véhiculent l'idée que Freddie est tombé dans cet univers *nécessairement* pervers. D'aucuns pourraient s'objecter en prétextant que sa vie privée n'est pas le sujet du film, qui se consacre davantage à l'ascension du groupe vers la gloire, mais l'un ne peut pas aller sans l'autre.

Malgré tout, la performance de Malek demeure convaincante et il parvient, grâce à son énergie folle, à nous faire croire à son interprétation. Le flamboyant travail sur les costumes a sans doute contribué à plonger le comédien dans son personnage plus grand que nature. C'est par ailleurs dans la séquence de clôture, qui est annoncée en début de parcours, que l'énergie du groupe se fait le plus ressentir. Ainsi, le pari risqué d'avoir représenté pratiquement dans son entièreté le spectacle de Queen lors du Live Aid au stade Wembley en 1985, en fin de parcours, constitue un moment particulièrement fort du film. Dès que *Radio Gaga* débute, la foule est en liesse et même le spectateur le plus exigeant ne peut s'empêcher de tressaillir de plaisir. ▲

Transmettre de l'énergie sans retenue

Origine : Grande-Bretagne / États-Unis

Année : 2018

Durée : 2 h 14

Réal. : Bryan Singer

Scén. : Anthony McCarten, Peter Morgan

Images : Newton Thomas Sigel

Mont. : Jim Ottoman

Mus. : Stuart A. Staples

Son : John Warhurst

Dir. art. : David Hindle, Stuart Kearns

Décor. : Anna Lynch-Robinson

Cost. : Julian Day

Int. : Rami Malek (Freddie Mercury), Lucy Boynton (Mary Austin), Gwilym Lee (Brian May), Ben Hardy (Roger Taylor), Allen Leech (Paul Prenter), Mike Myers (Ray Foster)

Prod(s). : Jim Beach, Graham King, Richard Hewitt

Dist. : 20th Century Fox